

Deux voyages d'écrivains en Arménie au début des années 1960 : les regards de Vassili Grossman et de Simone de Beauvoir

Cécile VAISSIÉ

Professeure des universités

Département de russe

Université Rennes 2 (FR)

cecile.vaissie@univ-rennes2.fr

Doi : 10.5077/journals/connexe.2022.e1032

Résumé

Vassili Grossman, auteur soviétique des romans *Vie et destin* et *Tout passe*, se rend en Arménie en novembre et décembre 1961, pour y retravailler la traduction en russe du roman de l'un des dirigeants de l'Union des écrivains arméniens, Hratchia Kotchar. Moins de deux ans plus tard, en septembre 1963, les intellectuels français Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre, constamment entourés par les autorités locales, dont Hratchia Kotchar, passent deux ou trois jours dans cette république soviétique, à la toute fin d'un séjour de six semaines en URSS.

Grossman et Beauvoir – mais pas Sartre – écriront des textes à la première personne du singulier sur leur séjour en Arménie, et, si ces textes sont de longueurs très différentes, ils ont le mérite de figer deux regards en partie complémentaires sur l'Arménie, sa société et son monde littéraire à une époque précise : celle du Dégel et de la déstalinisation. En outre, Grossman développe dans le sien une comparaison explicite entre Arméniens et Juifs, deux peuples victimes de massacres de masse au XX^e siècle, et il poursuit ainsi sa réflexion sur les totalitarismes du siècle. Ces deux textes sont donc aussi révélateurs des perceptions et des attentes de leurs auteurs : un Soviétique, désormais très critique du stalinisme et du léninisme, marqué par les meurtres collectifs du XX^e siècle et séduit par les gens simples d'Arménie, et une Française qui demeure fascinée par le communisme et les révolutions, et ne parle ni russe ni arménien.

Mots-clés : Grossman, Beauvoir, Sartre, Arménie, Dégel.

Abstract

Vasily Grossman, the Soviet author of the novels *Life and Fate* and *Everything Flows*, travelled to Armenia in November and December 1961, to rewrite the Russian translation of a book, written in Armenian by one of the leaders of the Union of Armenian Writers, Hratchia Kotchar. Less than two years later, in September 1963, the French intellectuals Simone de Beauvoir and Jean-Paul Sartre, surrounded by local authorities, including Hratchia Kotchar, spent two or three days in this Soviet republic, at the very end of a six-week stay in the USSR.

Afterwards, Grossman and Beauvoir –but not Sartre– both wrote texts in the first-person singular recalling their stays in Armenia, and, if these texts are of very different lengths, they reflect two partly complementary observations of Armenia, its society and its literary world at a specific time: during the Thaw and de-Stalinisation. Furthermore, Grossman develops in his text an explicit comparison between Armenians and Jews, two peoples who were victims of mass massacres in the 20th century, and he thus continues his reflection on the totalitarianisms of the century. Therefore, his and Beauvoir's texts are also revealing of the perceptions and expectations of their authors: a Soviet writer, who had become very critical of Stalinism and Leninism, marked by the collective murders of the 20th century, and seduced by the simple people in Armenia, and a French woman who remained fascinated by communism and revolutions, and spoke neither Russian nor Armenian.

Keywords: Grossman, Beauvoir, Sartre, Armenia, Thaw.

Introduction

Vassili Grossman, homme de lettres soviétique, juif, né en Ukraine et écrivant en russe, passe les mois de novembre et décembre 1961 en Arménie. En septembre 1963, les intellectuels français Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre visitent cette république soviétique en deux¹ ou trois jours, à la toute fin d'un séjour en URSS s'étendant du 4 août au 14 septembre 1963². Grossman et Beauvoir – mais pas Sartre – écriront des textes à la première personne du singulier sur leur séjour : le premier, *La Paix soit avec vous* [Добро вам ! (Из путевых заметок)], un texte divisé en douze chapitres et comptant presque 200 000 signes dans son édition russe ; la seconde, un peu plus de quatre pages dans *Tout compte fait*, l'un des tomes de ses mémoires. Ces textes, nécessairement très différents de par les identités et parcours de leurs auteurs, ont le mérite de figer deux regards en partie complémentaires sur l'Arménie, sa société et son monde littéraire à une époque précise : celle du Dégel. Une déstalinisation partielle est en cours – plus activement à l'automne 1961 qu'à l'été 1963 ; le « réveil national » mûrit et il ne tardera plus à être exprimé, en Arménie comme ailleurs en URSS, par la génération littéraire qui émerge depuis la fin des années 1950. Il est donc intéressant de se demander comment l'Arménie était alors perçue par des regards extérieurs.

Curieusement, les récits de voyages dans l'Arménie du XX^e siècle, rédigés par des Soviétiques, ne sont pas nombreux. Le critique Anatoli Botcharov en relève « quatre importants » (Бочаров 1990, 358) : *Le Voyage en Arménie* [Путешествие в Армению] écrit par Ossip Mandelstam après son séjour de 1930 ; *Dans le pays des sept printemps* [В стране семи весен] d'Ivan Kataïev – un court récit qui a été publié dans la *Večernjaja Moskva* [Moscou-Soir] du 13 octobre 1934 et dans lequel l'auteur résume ses impressions de cette république où il vient de passer un mois ; *La Paix soit avec vous* de Vassili Grossman et *Un Russe en Arménie* [Уроки Армении], un livre qu'Andreï Bitov a bouclé après une visite de dix-quinze jours en 1967. La chercheuse russe Daria Kling avance en 2013 la même liste des « oeuvres “arméniennes” de la littérature russe » (Клинг 2013, 62), auxquelles il est sans doute possible d'ajouter le récit du journaliste Mikhaïl Koltsov, *À l'ombre de l'Ararat* [В тени Арапата], daté de 1928, publié en 1929, puis en 1957. Il s'agit, certes, d'un texte très idéologisé, mais, vivant et bien écrit, il reprend des *topoi* qui se retrouvent dans d'autres récits littéraires sur l'Arménie. Ossip Mandelstam, Ivan Kataïev et Mikhaïl Koltsov ont tous les trois péri au cours des purges stalinienne et été réhabilités (partiellement, dans le cas de Mandelstam) en 1954-1956, peu avant les deux voyages dont il est ici question. Un certain cadre est posé.

Les récits non soviétiques sont rares également, d'autant que l'Arménie a longtemps été moins fréquentée par les visiteurs occidentaux que la Géorgie voisine. Certes, Arthur Koestler a évoqué dans des souvenirs un séjour remontant à l'automne 1932 (Koestler 1994, 371-377), mais, si l'écrivain Hovik Charkhchyan signale sur son blog que l'Arménie soviétique a accueilli des artistes célèbres, dont Alberto Moravia en 1956, John Steinbeck (après son voyage avec Capa), Pablo Neruda (Neruda 1975, 313-317), le peintre mexicain David Alfaro Siqueiros, Jacques Brel, Michelangelo Antonioni « et d'autres » (Charkhchyan 2013), il semblerait que

seul Moravia ait consacré un livre à ce voyage en URSS, en 1958. D'après la chercheuse Anahide Ter-Minassian, les Arméniens n'intéressaient alors personne en Occident (Ter Minassian 1967, 634), et cela joue sur la perception que Beauvoir a d'eux.

Chronologiquement proches, les témoignages de Grossman et Beauvoir méritent d'être analysés pour ce qu'ils révèlent de l'Arménie du début des années 1960, mais aussi pour ce qu'ils indiquent des perceptions et des attentes de leurs auteurs : un Soviétique, résidant à Moscou et désormais très critique du stalinisme et du léninisme, et une Française, encore fascinée par les révolutions communistes. Il s'agit, non tant de comparer ces témoignages – celui de Grossman, bien plus long, est plus fin et approfondi que celui de Simone de Beauvoir qui ne parlait ni russe ni arménien, et qui n'est restée que très peu de temps – que de compléter le regard de Grossman par celui de Beauvoir, tout en prenant la mesure de la difficulté d'accès aux réalités soviétiques qu'avaient encore des intellectuels occidentaux.

1. Des conditions de voyage très différentes

En Arménie, Grossman, qui n'a pratiquement pas voyagé depuis la fin de la guerre (Бочаров 1990, 359), se trouve dans son propre pays, même s'il note les différences avec les républiques slaves qu'il connaît, et souligne à plusieurs reprises que de nombreux Arméniens ne comprennent pas le russe ou le parlent mal (Гроссман 1988, 17). Beauvoir, qui parcourt le monde depuis des années, visite un pays étranger dont elle ne maîtrise pas les codes. Elle perçoit l'Arménie avant tout comme la partie méridionale de l'URSS, et, en juin 1963, a ainsi prévenu Nelson Algren, son amant américain, que Sartre et elle allaient passer deux mois en Union soviétique :

Nous descendrons dans le Sud, ça me plaît énormément maintenant que certains des écrivains, des peintres à qui s'en prend Khrouchtchev désirent nous voir sans rien d'officiel. On vante les grandes beautés de la Géorgie, de la Crimée – un bel été en perspective, je crois (Beauvoir 1997, 899).

Pas un mot sur l'Arménie.

Grossman se rend dans cette république pour travailler : il a été chargé de corriger la traduction en russe d'un énorme roman rédigé en arménien (Липкин 1990, 79, 81), *Les Enfants de la grande maison* [Дети большого дома]. Beauvoir, elle, accompagne dans un voyage touristique Sartre qui est le seul du couple à intéresser les idéologues soviétiques et que ceux-ci ont réussi à attirer de nouveau en 1962 : la répression dans la Hongrie de 1956 avait amené le philosophe à interrompre ses voyages en URSS. Sartre a déjà visité Moscou, Leningrad et l'Ouzbékistan lors de son déplacement en solitaire du printemps 1954, ainsi que Moscou et Zagorsk en 1955 avec Beauvoir. En juin 1962, il est allé avec elle à Moscou, Kiev, Rostov-le-Grand et Leningrad ; il est retourné seul à Moscou en juillet et y a noué une relation amoureuse forte avec son interprète, Léna Zonina ; c'est essentiellement pour revoir celle-ci qu'il est revenu à Moscou et Leningrad à la fin décembre, avec Beauvoir, informée de cette

liaison. La philosophe a donc en URSS un statut doublement bancal : comme intellectuelle non reconnue et comme compagne censée servir de couverture.

Pendant l'été 1963, Léna Zonina escorte, en effet, le couple dans leurs déplacements, y compris dans le Caucase. Elle facilite leurs échanges et rédigera sur eux un rapport, comme pour chacun de leurs voyages communs ultérieurs – Sartre au moins en est, semble-t-il, informé. Dans ces rapports, la quadragénaire sélectionne ce qu'elle raconte des actions et propos du couple, pour ne pas nuire à celui-ci, et glisse, sous forme de recommandations personnelles, les souhaits de Sartre qui désire notamment ne plus avoir trop d'obligations officielles (Vaissié 2017). Le point fort du voyage de cet été 1963 est la participation du couple à la seule et unique session, jamais organisée en URSS par la COMES (*Comunità europea degli scrittori*, Communauté européenne des écrivains), une organisation mise sur pied par des Italiens pour encourager le dialogue entre auteurs de l'ouest et de l'est de l'Europe (voir *Esprit* 329 (7), 14–85 ; Pingaud 1964). Cette session s'est tenue à Leningrad du 5 au 8 août et, au-delà des formules convenues, elle a permis de constater l'écart profond entre les conceptions soviétique et occidentale du rôle de la littérature³. Beauvoir racontera dans ses mémoires que les auteurs soviétiques officiels « commencèrent par traîner dans la boue la littérature occidentale, en particulier Proust, Joyce, Kafka », proclamés « décadents », et « défendirent le réalisme socialiste ». Même si « le ton des autres séances fut plus modéré », ce fut, « entre l'Est et l'Ouest », un « dialogue de sourds » (Beauvoir 1972, 396–397).

Le couple a néanmoins été reçu, avec d'autres écrivains, par Khrouchtchev dans sa datcha de Gagra (Abkhazie, Géorgie). Ils sont ensuite repassés par Moscou, ont séjourné une semaine en Crimée (Ukraine) et rejoint Sotchi en bateau. De là, ils sont descendus en train à Tbilissi, en Géorgie, où ils sont restés quatre jours du 5 au 9 septembre⁴, avant de partir en Arménie.

Parce que l'URSS se sert de Sartre pour améliorer son image en Occident, le couple de Français bénéficie de toutes les attentions de leurs hôtes. En revanche, Grossman qui a déjà été victime de violentes attaques publiques et antisémites au début de 1953, après la parution de son roman *Pour une juste cause* [За правое дело] (Vaissié 2001), traverse sans doute l'une des pires périodes de son existence : son roman *Vie et destin* [Жизнь и судьба] a été refusé en décembre 1960 par la revue *Znamja* [La Bannière]⁵ avec laquelle un contrat avait été signé, et tous les exemplaires ont été, en théorie, confisqués par le KGB en février 1961. L'écrivain est ainsi réduit au silence et bafoué dans son œuvre, il n'a pas été convié à la rencontre de la COMES et est plongé dans de pénibles difficultés financières, ce qui explique qu'il ait accepté un travail alimentaire (Markish 1983, 176).

Comme le montre *La Paix soit avec vous*, Grossman demeure habité par des thématiques au cœur de *Vie et destin* : la Seconde Guerre mondiale et ses horreurs, la comparaison entre crimes nazis et staliniens, la primauté de la simple bonté humaine sur les idéologies qui ont causé tant de morts au XX^e siècle. En cela, il est très éloigné de Simone de Beauvoir qui, malgré des rapports complexes et souvent tendus avec le PCF, estime que l'URSS progresse sur le

chemin du socialisme (Beauvoir 1963, 486) et qui continue, comme Sartre, « de manifester un grand intérêt [...] pour le processus de formation d'un homme nouveau et d'une nouvelle culture⁶ » en URSS. C'est ce que Zonina note dans son rapport, et, si celle-ci entend présenter le couple de façon positive aux yeux des officiels, ses mots reflètent une certaine réalité : le couple n'avouera sa déception sur l'URSS que quelques années plus tard.

L'écrivain soviétique et l'intellectuelle française n'ont pas non plus les mêmes possibilités de publication. Dès la fin de son séjour en Arménie, Grossman commence à rédiger *La Paix soit avec vous*, que son ami Sémion Lipkine décrira comme un « long poème » (Липкин 1990, 93), et Simon Markish, fils de l'un des poètes juifs assassinés par Staline en 1952, comme « le mot de la fin, le testament, le bilan d'une vie, d'un destin » (Markish 1989, 19). En 1963, Grossman souhaite faire paraître ce texte, mais, si celui-ci est accepté par la revue *Novyj Mir* [Le nouveau Monde], la censure – quelle que soit l'instance que recouvre ici ce terme – exige des coupes que l'auteur refuse (Липкин 1990, 94-95). Il mourra sans voir son texte publié. Celui-ci paraîtra toutefois en 1965 dans une revue arménienne russophone, *Literaturnaja Armenija* [L'Arménie littéraire], mais avec des coupures (Липкин 1990, 96), et il sera encore plus censuré dans le recueil de dix-huit récits qui sera publié à Moscou en 1967 par les éditions *Sovetskij Pisatel'* [Écrivain soviétique] (Липкин 1990, 97-99). Certes, il circule aussi en *samizdat*, mais ce n'est qu'en novembre 1988 que la revue *Znamja* publiera *La Paix soit avec vous* dans sa version intégrale. Les coupures exigées par la censure ne seront pas examinées ici. Portant sur le stalinisme et la question juive, elles correspondent aux logiques mouvantes d'une époque en mutation, comme l'a montré Simon Markish, avant même l'ouverture des archives (Markish 1989, 21-29).

Simone de Beauvoir ne connaît pas ces problèmes. Elle ne publie toutefois ce tome de ses mémoires qu'en 1972, six ans après son dernier voyage en URSS où Sartre et elle ne comptent plus revenir. Certains souvenirs se seront donc émoussés.

2. Premières impressions et visites touristiques

Arrivant en train de Moscou, Grossman évoque ses « premières impressions d'Arménie » : « De la pierre d'un gris verdâtre, [...], un champ de pierres [...] » (Гроссман 1988, 6). Le champ lexical de la pierre reviendra tout au cours de *La Paix soit avec vous*, avec les maisons « faites en grosse pierre grise » et entourées « de pierres grises ». Des moutons, « nés de la pierre », se confondent avec cette « pierre grise » et, « sans doute, mangent des miettes de pierre et boivent de la poussière de pierre », puisqu'il n'y a « rien que la plate steppe de pierre » (Гроссман 1988, 6). Grossman s'inscrit ainsi dans la continuité de Pouchkine qui, dans son *Voyage à Erzeroum* [Путешествие в Арзрум], évoquait des « tas de pierres », s'avérant être « un village arménien » (Пушкин 1959-1962, 434)⁷.

Grossman l'assurera : pour lui, « la pierre a exprimé le caractère et l'âme du pays arménien » (Гроссман 1988, 35), et le « petit peuple » arménien lui est dès lors apparu

comme « un peuple de géants », car « seul un géant a la force de transformer la pierre en vigne délicieusement douce, en montagnes juteuses de légumes » (Гроссман 1988, 36). C'est au travail acharné de l'homme que l'auteur de *Vie et destin* rend ainsi hommage, bien loin des poncifs du réalisme socialisme.

Beauvoir, conduite en voiture par la « très belle route qui va de Tbilissi à Erivan (*sic*) », a une première impression bien plus colorée et pittoresque de l'Arménie. Après des « champs de coton » et « des prés verdoyants entourés de sapins sombres », écrira-t-elle, les voyageurs ont découvert un « désert rosâtre et tourmenté sur lequel s'enlevait la nappe bleu vif d'un grand lac » (Beauvoir 1972, 408) : l'immense lac Sevan. La population semble toutefois absente. Au contraire, Grossman, depuis son train, regarde les gens avec avidité et décrit leurs silhouettes et leurs visages – un terme qui revient tout au cours du récit. Les premiers paysans aperçus sont « comme ces pierres parmi lesquelles ils vivent », et les femmes s'entourent presque toutes la tête de « châles gris » qui « ressemblent à la pierre » (Гроссман 1988, 6). Le critique Botcharov estimera que Grossman tente, dans ses notes, de « comprendre l'âme du peuple arménien » (Бочаров 1990, 357), une démarche qu'il partagerait avec Mandelstam, Kataïev et Bitov (Бочаров 1990, 359).

Suite à un malentendu, Grossman n'est pas attendu à la gare, et il peut découvrir Erevan seul, à pied, en autobus et en tram, et ainsi se créer « [son] Erevan à lui » (Гроссман 1988, 15). Il observe les nouvelles constructions avec leurs reprises d'ornements anciens, les usines, les immeubles pour ouvriers et les instituts scientifiques, l'opéra et les écoles roses (Гроссман 1988, 16). Il s'aventure aussi dans des cours intérieures : le linge y sèche, révélateur ; des vieux y égrènent leur chapelet, des enfants jouent, des femmes plument des volailles (Гроссман 1988, 15–16). Il arpente « un délicieux marché » dans lequel fruits et légumes s'amoncellent, et il les listera en détail (Гроссман 1988, 15). L'impression de Beauvoir sera moins positive : « Les marchés étaient pauvres, mais grouillaient de monde » (Beauvoir 1972, 410).

Grossman se grise du spectacle de la rue : « Tout est nouveau pour moi, tout cela je le vois pour la première fois » (Гроссман 1988, 17). Il regarde la foule, remarque comment les jeunes s'habillent, et tente avec bienveillance de saisir les relations humaines : « Les gens ici sont bons et compatissants » (Гроссман 1988, 16). Il savoure son plaisir :

Me voilà en train de construire, d'ériger mon Erevan : je broie, je concasse, j'absorbe, j'aspire, le tuf rose, le basalte, l'asphalte et le pavé, le verre des vitrines, les monuments [...], les innombrables portraits d'Anastas Mikoïan, les visages, les conversations, la vitesse folle des voitures, conduites par des conducteurs forcenés (Гроссман 1988, 16).

Par la suite, il passe un mois dans une Maison de création de l'Union des écrivains, à Tsakhkadzor, dans les montagnes. Il y travaille sur le livre à réécrire, mais s'y promène aussi et est rapidement accepté par les villageois (Гроссман 1988, 23). Il évoque ainsi dans *La Paix soit avec vous* ceux qu'il a croisés, en précisant parfois leurs noms, souvent leur métier – cuisinière, chauffeur, femme de ménage, etc. – et des détails physiques, voire des pans de

leur histoire personnelle. Jamais il ne les juge. Désormais, ceux qu'il croise le saluent : « *Barev* – la paix soit avec toi ! ». Il leur répond, en soulevant son chapeau : « *Barev dzes* – la paix soit avec vous ! », et il notera : « Autour de moi, des visages bons, accueillants » (Гроссман 1988, 25).

Rien à voir avec les déplacements de Beauvoir qui, toujours véhiculée et entourée d'officiels, n'a qu'un accès très limité à la population locale. La philosophe se rappellera ainsi un parcours en voiture : « Nous avons traversé un village poussiéreux, où nous n'avons pas aperçu âme qui vive, sauf une femme à l'air harassé, assise sur des marches, au milieu d'enfants décharnés » (Beauvoir 1972, 409). Elle signalera néanmoins que la population, aperçue depuis leur voiture ou la fenêtre de leur hôtel, leur « a paru très vivante » (Beauvoir 1972, 410-411).

Le premier soir, vers minuit, alors que les deux Français et Zonina sont conduits à leur hôtel, ils remarquent des queues énormes devant les boulangeries. Il « n'y avait plus de pain dans la capitale de l'Arménie », leur explique Alexandre Toptchian (1939-2021), leur accompagnateur, et, apprirent-ils le lendemain, « le pain manquait dans toute l'Union soviétique » (Toptchian 1998). Cette scène ne figure pas dans les mémoires de Beauvoir qui notera néanmoins que « tout le pays souffrait de la faim » (Beauvoir 1972, 410).

Grossman et le couple Beauvoir-Sartre séjournent à l'hôtel Arménie (l'actuel Marriott), situé sur la place Lénine (aujourd'hui, place de la République). Au centre de celle-ci se dresse alors une statue de Lénine, qui sera retirée en 1991. Beauvoir juge la capitale « vaste et moderne » (Beauvoir 1972, 410) – et c'est à l'action du pouvoir soviétique qu'elle rend ainsi implicitement hommage. Comme Grossman, elle remarque le tuf rose des maisons (Beauvoir 1972, 410 ; Гроссман 1988, 15), mais estime que « les façades ressemblent à des tranches de galantine, c'est plus curieux que séduisant » (*ibid.*). Une monumentale statue de Staline surplombant Erevan – 17 mètres de hauteur, et 78 mètres avec son piédestal – a été déboulonnée en 1962, et elle n'a pas encore été remplacée par celle de la « Mère Arménie ». Grossman se souviendra que le « gigantesque maréchal de bronze » se voyait de partout dans la ville (Гроссман 1988, 6). Il précisera être arrivé à Erevan alors que le XXII^e Congrès du PCUS venait de se terminer – ce Congrès qui a décidé d'accentuer la déstalinisation – et il a vu la perspective Staline, « la plus belle rue de la ville », être rebaptisée perspective Lénine (Гроссман 1988, 7).

Comme tous ceux qui ont visité Erevan, Grossman et Beauvoir évoquent le mont Ararat, et l'un et l'autre mentionnent l'arche de Noé (Beauvoir 1972, 412 ; Гроссман 1988, 55-56). Plus explicitement encore, le Soviétique parle de l'Ararat comme de la « montagne biblique » (Гроссман 1988, 56), et Simon Markish estime que si cette montagne est vue comme biblique, elle l'est donc aussi comme juive (Markish 1983, 178). Or ce mot de « biblique » revient sous la plume de Grossman au sujet de l'Arménie, notamment dans ses lettres à son ami Lipkine (Липкин 1990, 81, 91). Une piste d'interprétation s'amorce. Beauvoir, elle, s'intéresse surtout

aux résultats de l'action du pouvoir soviétique et assurera que « son rattachement à l'URSS a été très favorable à l'Arménie ». En effet, « d'énormes travaux d'irrigation ont transformé un sol jadis désert en une campagne fertile » (Beauvoir 1972, 412). Elle ne relie toutefois pas ses affirmations au manque de pain constaté.

À deux ans de distance, Grossman et Beauvoir visitent en partie les mêmes lieux, fréquentés par les touristes. Tous deux se rendent ainsi au bord du lac Sevan, dans le restaurant Minoutka où se dégustent des truites « grandes comme le bras et roses comme des saumons » (Beauvoir 1972, 409). Ils admirent des églises anciennes et s'arrêtent sur des sites archéologiques : le Soviétique, à Garni et Keghart (Липкин 1990, 84–85) ; les Français, à Zvartnots (Beauvoir 1972, 412). Ils se rendent à Etchmiadzin où se trouve la résidence du Catholikos, le chef de l'Église arménienne, et ce lieu suscite chez eux une réflexion sur le paganisme qui se poursuivrait dans le pays (Гроссман 1988, 45–46 ; Beauvoir 1972, 412). Mais pour Grossman, c'est la mémoire « de la sagesse, de la noblesse, de la bonté des peuples païens », qui aurait « préservé les Arméniens de l'intolérance religieuse et de la cruauté du fanatisme » (Гроссман 1988, 46), alors que Beauvoir, signalant « une fête mi-chrétienne mi-païenne », décrit des « feux [...] allumés sous de vastes marmites », du « haut en bas de la colline », et des familles qui « groupées chacune autour d'une bassine dévoraient des ragoûts ». Les montagnes « demeurent sauvages » (*ibid.*), comme rétives au progressisme soviétique : le sentiment d'une altérité, exotique, mais un peu inquiétante, prime.

Reçus par le Catholikos lors d'audiences privées, Grossman et Beauvoir sont gênés par le luxe qu'ils observent. Grossman notera avoir ressenti par la suite, en discutant à Tsakhkadzor avec un vieux paysan russe, faisant partie de la communauté religieuse des Molokanes, ce qu'il n'avait pas « ressenti dans les appartements du Catholikos » : il avait devant lui un croyant authentique (Гроссман 1988, 51). L'écrivain en a été bouleversé : « [...] partout il y a du bon chez les hommes, parce que ce sont des hommes » (Гроссман 1988, 53). De tels propos sont caractéristiques du Grossman des dernières années : il cherche en chaque individu la bonté qui lui importe désormais plus que tout et qu'il repère chez les gens simples, et non chez les dirigeants. Beauvoir ne partage pas cette quête ; d'ailleurs, elle n'a guère de contacts avec ces gens simples dont elle est séparée par un gouffre, dû à son statut d'invitée occidentale illustre et à sa méconnaissance des langues. Un autre gouffre la sépare des élites littéraires et politiques arméniennes. Comme Grossman, mais pour d'autres raisons.

3. Un milieu littéraire sous contrôle

Dans *La Paix soit avec vous*, Grossman prétend que le roman dont il corrigeait la traduction racontait « la construction d'une fonderie de cuivre » et avait été écrit par un certain « Martirossian » (Гроссман 1988, 13–14). En fait, dans *Les Enfants de la grande maison* se croisent les parcours de Soviétiques arméniens, géorgiens, ukrainiens, russes et kazakhs, pendant la Seconde Guerre mondiale, et l'auteur de ce roman est Hratchia Kotchar qui sera, avec deux autres dirigeants littéraires, chargé d'accueillir Beauvoir et Sartre en 1963.

De son vrai nom Gabrielian, Hratchia Kotchar (1910–1965) est né dans l'Arménie occidentale : sa famille a fui à l'Est pour échapper aux massacres turcs. Sa biographie, réelle ou arrangée, reflète un parcours assez fréquent chez les écrivains soviétiques. D'abord berger et mineur, Kotchar aurait rejoint les Jeunesses communistes à quinze ans ; après un passage dans une faculté ouvrière, il a publié un premier récit en 1931, avant de travailler dans la presse. Membre du Parti, il était journaliste et travailleur politique pendant la guerre, et ses récits sur cette période, comme son idéologie parfaitement dans la ligne, ont permis à sa carrière d'exploser. Il a ainsi été secrétaire de l'Union des écrivains arméniens entre 1946 et 1951, et rédacteur en chef de la revue *Sovetskaja Armenija* [L'Arménie soviétique] (Котчар 1961, 37–38).

Grossman le décrit comme quelqu'un qui « aime son peuple plus que tout au monde » : il s'y connaît en cognac, aime les femmes, « mais aussi les soupes arméniennes, le chachlik de rognons de mouton, la truite rose, [...] les aubergines farcies, la maison de tuf rose sur la rive [...], un siège au praesidium » (Гроссман 1988, 32). Ce qui est une façon de dire que ce dirigeant littéraire veut désormais jouir de la vie. L'ironie est sensible, mais Grossman a été blessé de ne pas être remercié pour son travail (Липкин 1990, 89). Il l'a également été de ne pas être mieux accueilli par ses collègues. Lorsqu'il est arrivé en Arménie, écrira-t-il, il connaissait « l'écrivain Martirossian » et la traductrice, et il en est parti en connaissant « Martirossian, sa famille et la traductrice » :

Deux ou trois fois, Martirossian m'a présenté dans la rue à certains de ses amis écrivains, mais ces rencontres se sont limitées à de brefs signes de tête, ils ne m'ont même pas demandé, par politesse, si j'avais fait bon voyage, ni si Erevan me plaisait (Гроссман 1988, 18).

Il s'interrogera : cette froideur est-elle due au fait que son dernier livre a « suscité la colère des rédacteurs » (Гроссман 1988, 19) ? Ses contacts avec les Arméniens, il les a avec les plus modestes d'entre eux et il écrit ainsi à Lipkine avoir compris que « les Arméniens de la campagne [lui] plaisent davantage que les églises et les montagnes arméniennes » : « On se sent bien avec eux, assis dans leurs maisons en grandes pierres, à boire de la vodka de raisin et à discuter, en regardant ces bons visages de vieillards... » (Липкин 1990, 92). Les pierres, les visages, des gens simples, la convivialité partagée : telle est l'Arménie, vue par Grossman. Une Arménie à laquelle Beauvoir n'a pas accès.

Quand les deux Français et Zonina arrivent sur les bords du lac Sevan, une délégation de l'Union des écrivains arméniens les y attend et les prend en charge (Beauvoir 1972, 408–409). Beauvoir ne précisera pas les noms de ceux qui les accueillent et vont passer avec eux ces deux ou trois jours. D'ailleurs, dans ses mémoires, elle ne nomme que les Russes, certains Ukrainiens et un Estonien. Aucun Géorgien, Arménien, Lituanien ou Moldave, ce qui peut être perçu comme une hiérarchisation de ses intérêts. Léna Zonina ne les nommera pas non plus dans son rapport de huit pages⁸, et ce qui permet de les identifier, ce sont, d'une part, les souvenirs écrits par Alexandre Toptchian et publiés en français en 1998, et, d'autre part, un billet récent du blog de Hovik Charkhchyan, écrivain et journaliste né en 1964.

Alexandre Toptchian avait vingt-quatre ans en 1963 et il était le fils du numéro un de l'Union des écrivains arméniens, ce qui explique sa présence dans la délégation. À l'en croire, celle-ci comptait trois personnes, outre lui : son père Édouard Toptchian, Séro Khanzadian qui dirigeait la cellule communiste de l'Union des écrivains, et un « officiel » dont il dira ne plus se rappeler le nom (Toptchian 1998). Cet « officiel », d'après Hovik Charkhchyan, c'est Hratchia Kotchar.

Édouard Toptchian (1911–1975) a été à la tête de l'Union des écrivains arméniens de 1954 jusqu'à la fin de sa vie. Son œuvre semble toutefois se limiter à des articles en arménien⁹ : « Il disait aux gens comment écrire », lance aujourd'hui une spécialiste de la littérature arménienne¹⁰. Quant à Séro Khanzadian (1915–1998), la plupart des traductions de ses oeuvres en russe sont postérieures à la visite de Sartre et Beauvoir. Est-ce à ces dernières qu'il doit les honneurs dont il a été comblé, surtout dans les dernières années du pouvoir soviétique ? Car ce responsable communiste a été nommé « Héros du travail socialiste » en 1984¹¹. Sartre et Beauvoir sont donc reçus par des dirigeants du champ littéraire, de ceux qui – hormis Kotchar, bien sûr – ne manifestent pas le moindre intérêt pour la présence de Vassili Grossman.

Celui-ci connaît pourtant la littérature arménienne, et pas seulement parce qu'il identifie David de Sassoun dans la statue dressée devant la gare, alors que Beauvoir découvre, en savourant des truites, qui est ce héros national. Elle assurera avoir lu un an plus tard ce « grand poème épique » traduit en français¹² et confirmera que « les Arméniens ont raison de s'en enorgueillir » (Beauvoir 1972, 409). Mais elle n'en dira pas un mot de plus. Elle n'écrira d'ailleurs rien sur la littérature arménienne. En revanche, Grossman repère, dès sa première promenade dans Erevan, « les monuments en l'honneur d'Abovian, Chaoumian et Tcharents » (Гроссман 1988, 16). Il connaît donc Katchatour Abovian (1805–1848), dont le livre *Les Plaies de l'Arménie* [Վերք Հայաստանի] (1858) est le premier ouvrage publié en arménien moderne, le journaliste Stepan Chahoumian (1878–1918), militant bolchevique, proche de Lénine, et le poète Yéghiché Tcharents (1897–1937), père de la littérature arméno-orientale moderne, qui est mort dans un cachot du NKVD à quarante ans. Son ami, l'écrivain Axel Bakounts, a été exécuté à trente-huit ans, en 1937 lui aussi. Beauvoir ne dira rien de ces purges et de leurs victimes, sans doute parce qu'elle n'a pas connaissance de cas précis, mais aussi parce que, à en juger par ses mémoires, elle a tendance à faire passer les idées et objectifs politiques avant les victimes. Ainsi, le rapport Khrouchtchev au XX^e Congrès a été pour elle plus une « surprise » qu'un « espoir » : « La brutalité de ce réquisitoire, sa soudaineté, son côté anecdotique déconcertaient » (Beauvoir 1963, 91–92).

Un jour, Grossman interroge « Martirossian » sur le « séjour en Arménie de Mandelstam » dont il a lu le « cycle de poèmes arméniens ». Le poète disparu a notamment écrit *Le Petit Phaëton* [Фазетонщик], en hommage aux Arméniens massacrés en 1919–1920 à Chouchi, dans le Haut-Karabakh (Мандельштам 2018, 383–385). Mais, notera Grossman, « Martirossian » ne « se souvenait pas de Mandelstam » :

À ma demande, Martirosian téléphona à certains des poètes plus âgés, mais ils ne savaient pas que Mandelstam était venu en Arménie, et n'avaient pas lu ses vers sur l'Arménie. Martirosian me dit se souvenir vaguement d'un homme maigre, au grand nez, très pauvre, qu'il avait invité deux fois à dîner et à boire. Après avoir bu, l'homme au grand nez avait récité quelques poèmes ; selon toute apparence, c'était Mandelstam (Гроссман 1988, 19).

Grossman souligne alors que :

[...] les vrais liens séculaires entre les gens, les peuples et les cultures, la fraternité, ne naissent pas dans des bureaux, ni dans les palais de gouverneurs, mais dans les isbas, les convois de prisonniers, les camps et les casernes de soldats (Гроссман 1988, 20).

Il se sent proche de ces gens simples, des bannis, des exilés, et pas seulement parce que son dernier livre vient d'être confisqué. En outre, il oppose explicitement les authentiques artistes – il cite les noms d'Hemingway, Homère, Picasso, Pasternak, etc. – aux auteurs officiels dont les œuvres reflètent les circulaires et résolutions ministérielles (Гроссман 1988, 34). Ce sont ces auteurs officiels qui reçoivent Beauvoir et Sartre, y compris lors d'un banquet auquel le couple est conduit.

4. Beauvoir et les élites arméniennes : une froideur réciproque

Beauvoir ne comprend pas pourquoi ce banquet a lieu, ni même qui la reçoit ; pour elle, il s'agit d'une pendaison de crémaillère. Peut-être, mais c'est surtout un festin offert par le célèbre écrivain Vakhtang Ananian (Toptchian 1998) en l'honneur des élites politiques et littéraires de la république et des invités français. Né la même année que Sartre, Vakhtang Ananian (1905–1980) a alors « de gros tirages tant en Union soviétique que dans les autres pays du bloc », se souviendra Alexandre Toptchian (Toptchian 1998). Ses récits pour la jeunesse sur la nature – dont *Sur la rive du lac Sevan* [На берегу Севана] 1951, ou les *Récits d'un chasseur* [Рассказы охотника] 1947–1959 – sont d'énormes succès et certains de ses textes sont étudiés, aujourd'hui encore, par les enfants arméniens.

Lorsque les Français arrivent, les politiques ne sont pas encore là, mais une cinquantaine de personnes sont déjà assises « à une table en fer à cheval, surchargée de plats ». Beauvoir soupirera – « [...] il était cinq heures de l'après-midi et ils mangeaient encore » – et elle s'étonnera « qu'en pays socialiste on célébrât avec tant d'éclat et si officiellement cette fête de la propriété privée ». Pour elle, « cette exhibition de victuailles était indécente, à un moment où tout le pays souffrait de la faim » (Beauvoir 1972, 409–410). Certes, mais cette irritation témoigne aussi d'un décalage : ce que la philosophe voit ne correspond pas à ses imaginaires sur l'URSS. En particulier, les conceptions caucasienne et soviétique de l'hospitalité lui échappent, ce qui l'a amenée à exprimer une impatience comparable lors d'un banquet en Géorgie peu avant. Par ailleurs, elle se souviendra de la froideur ressentie :

Un des écrivains qui nous avaient pris en charge conseilla à Sartre de porter un toast. Sartre évoqua l'amitié franco-arménienne et ses paroles tombèrent dans un silence glacé. C'est à peine si l'un des convives s'arracha trois mots. Ces gens-là ne nous aimaient pas : sans doute n'avaient-ils pas suivi l'évolution des Russes à l'égard de Sartre (Beauvoir 1972, 410).

Quand Beauvoir parle des « Russes », c'est aux dirigeants soviétiques qu'elle pense, en formulant ainsi la nature impérialiste d'une URSS *de facto* dirigée par « les Russes ». Elle ne s'interrogera pas plus avant sur ce « silence glacé », ni sur d'autres similaires, y compris à Tbilissi quelques jours plus tôt (Bakradzé 2001, 161-162). En revanche, Alexandre Toptchian parlera de dialogue « impossible » et donnera deux raisons à cette impossibilité qui se retrouvera en Estonie et en Lituanie, et s'est déjà fait sentir en Géorgie et, très certainement, en Russie. D'une part, Sartre et, plus encore, Beauvoir étaient alors « totalement inconnus des intellectuels » locaux (Toptchian 1998). De toute l'œuvre de Sartre, seules deux pièces – *Nekrassov* et *La P. respectueuse*, pudiquement rebaptisée *Lizzie* – avaient été publiées en russe en 1955 et 1956. En revanche, le philosophe était « utilisé en permanence à des fins de propagande », si bien qu'une partie de l'intelligentsia soviétique le considérait « comme un valet de l'idéologie soviétique » (Toptchian 1998). Toptchian n'aborde même pas le cas de Beauvoir dont aucun livre n'a encore été traduit en URSS : elle n'y est que la compagne de Sartre.

D'autre part, poursuivra-t-il, « même si les habitudes staliniennes étaient abolies depuis un certain temps, une très forte autocensure demeurait » et les Soviétiques considéraient toujours les Occidentaux comme « les représentants d'un pays ennemi » : « Dans le fond, il fallait éviter toute discussion ». C'est pourquoi les écrivains arméniens, ayant « sacrifié aux rites de la politesse », poursuivirent une discussion entre eux, laissant Sartre et Beauvoir seuls (Toptchian 1998). Édouard Toptchian proposa à ses trois invités une promenade, et, là, un dialogue se serait noué, affirmera le fils du dirigeant littéraire : « On y parla de littérature ». Entretemps, le président du Conseil des ministres, Anton Kotchinian, est arrivé « avec d'autres personnalités du Parti et de l'État » arménien (Toptchian 1998), et le banquet invraisemblablement copieux commence. Sartre et Beauvoir mangent à peine, expliquant que tout est « trop abondant pour eux », mais leur hôte, Vakhtang Ananian, et Hovhannes Baghdassarian, le second secrétaire du Comité central du PC d'Arménie, insistent pour qu'Alexandre Toptchian remplisse « abondamment » les assiettes des deux Français : telle est leur conception de l'hospitalité. Toptchian se rappellera avoir senti de la crainte chez le couple : « Il fallait leur expliquer que nous obéissions aux règles d'un certain protocole » (Toptchian 1998).

5. Juifs et Arméniens : des peuples victimes de génocides

Grossman décrit une ambiance complètement différente, lorsqu'il raconte à son tour, dans *La Paix soit avec vous*, un banquet auquel il a participé à l'occasion du mariage d'un chauffeur, neveu de « Martirossian » : « J'étais chez moi, parmi les miens » (Гроссман 1988, 55). Parce qu'il aime ces paysans arméniens, mais aussi pour une raison qui est explicitée dans le douzième et dernier chapitre, et se dessine dans les précédents : Juifs et Arméniens partagent un destin commun.

Dès son arrivée à Erevan, Grossman dit voir « combien il y a de gens aux grands nez, d'hommes non-rasés aux poils noirs » (Гроссман 1988, 16). Ces deux détails reviendront – les grands nez et les poils noirs – et ce sont des caractéristiques souvent associées, en Russie, aux Juifs. Néanmoins, constatant la diversité des physiques arméniens, Grossman souligne qu'elle s'observe aussi chez les Russes et, « surtout », chez les Juifs, pour des raisons historiques :

Plus l'histoire d'un peuple est longue, plus elle compte de guerres, de captivités, d'invasions, de déplacements, d'errances, et plus grande est la diversité des visages... (Гроссман 1988, 10).

Il déplore les clichés, les caricatures et les blagues insultantes qui ont parfois été développés sur les Arméniens dans la littérature russe, et il rappelle que c'est « à l'époque de Hitler et après lui, de façon effrayante », – pendant le « second stalinisme », sous-entend-il donc – que « les questions de haine ethnique, de mépris ethnique, de suprématie ethnique, ont crû » (Гроссман 1988, 11). L'association entre Juifs et Arméniens se précise, et plus encore lorsque Grossman décrit ces derniers, avec des termes qui pourraient en grande partie s'appliquer aux Juifs :

Les Arméniens sont un peuple ancien, avec une culture millénaire, une histoire millénaire, un peuple qui a survécu à de nombreuses guerres, un peuple voyageur, un peuple qui a supporté pendant des siècles le joug de l'envahisseur, un peuple qui a conquis la liberté dans la lutte et qui est retombé en esclavage (Гроссман 1988, 10).

Dès son deuxième chapitre, il raconte d'ailleurs l'histoire du vieillard Andreas qui a perdu la raison, sans doute parce que sa famille avait été tuée par les Turcs sous ses yeux :

Les Turcs tuaient les femmes et les enfants arméniens, exécutaient les vieillards arméniens, anéantissaient de façon inhumaine de paisibles travailleurs innocents, des paysans, des ouvriers, des artisans. Ils tuaient les écrivains, les chercheurs, les chanteurs arméniens (Гроссман 1988, 9).

Grossman a déjà utilisé des mots et des énumérations similaires pour décrire le génocide juif. Aiguisant sa comparaison, il déclare, de façon un peu surprenante, qu'un mouton a « un profil humain : juif, arménien, mystérieux, indifférent et bête » (Гроссман 1988, 22). Ces adjectifs se comprennent mieux lorsque Grossman compare les yeux des moutons regardant l'homme à ceux avec lesquels :

les habitants du ghetto auraient regardé leurs geôliers de la Gestapo si les ghettos avaient existé 5 000 ans durant, et si, chaque jour de ces cinq mille ans, les gens de la Gestapo avaient sélectionné des vieilles femmes et des enfants pour les anéantir dans des chambres à gaz (Гроссман 1988, 22).

Ce sont des yeux de victimes impuissantes.

Plus loin, Grossman revient sur la Shoah, presque incidemment : il se retrouve, dans les montagnes arméniennes, à suivre le chemin parcouru par sa tante Rachel, évacuée d'Odessa en 1941, et il évoque les 90 000 Juifs d'Odessa, tués par les nazis dans le village de Domaneïevka. Mais il précise aussi que le mari de cette tante, une femme très bonne, a été « une victime innocente des purges de 1937 » et est « mort à la Kolyma » (Гроссман 1988, 38). C'est aux

victimes, sans hiérarchies idéologiques ni ethniques, que pense sans relâche Grossman dont la mère a été tuée par les nazis et qui a été témoin de certains crimes staliniens.

À ses yeux, ce statut de victime unit Juifs et Arméniens, très loin de la comparaison peu flatteuse qu'avait établie Alexandre Dumas père dans son livre *Le Caucase*, paru en 1859, avant les crimes massifs du XX^e siècle (Dumas 2011). En revanche, Grossman est là assez proche d'Arthur Koestler : ce dernier, dans ses souvenirs de 1953, estimait que Erevan était en 1932 « une espèce de Tel-Aviv où les survivants d'une autre nation martyre s'étaient réunis pour construire un nouveau foyer », et il estimait que « le massacre de deux millions d'Arméniens pendant la Première Guerre mondiale fut probablement le plus grand crime organisé de l'Histoire avant que les nazis eussent battu ce record en tuant six millions de Juifs » (Koestler 1994, 374). Et c'est lors du banquet de mariage que l'association déjà avancée par Grossman prend tout son sens.

En racontant cette noce populaire, l'écrivain revient sur les meurtres des Arméniens :

Ils [...] pleuraient à cause des innombrables pertes et souffrances qui s'étaient abattues sur les Arméniens, parce qu'il est impossible de ne pas pleurer sur la mort horrible des proches au cours des massacres d'Arméniens, parce qu'il n'y a pas de joie au monde qui puisse faire oublier la souffrance d'un peuple, oublier la terre natale située de l'autre côté du mont Ararat (Гроссман 1988, 54).

Aujourd'hui, certains en Russie (Новое Время 2015) pensent qu'Andreï Bitov a été le premier écrivain soviétique à évoquer le génocide arménien dans son livre *Un Russe en Arménie*. Non. Grossman l'avait précédé dans un texte mutilé par la censure. En revanche, Beauvoir ne dit rien de cette histoire tragique. Tout juste évoque-t-elle « un monastère qui servit jadis de refuge aux chrétiens contre les Turcs » (Beauvoir 1972, 412). Quand ? Elle ne le précise pas.

Lors du banquet, des invités prononcent des discours, et, notera Grossman :

Ils parlaient du bien et du mal, du travail honnête et pénible, du destin amer du peuple, de son passé, de ses espoirs pour l'avenir, des terres fertiles de l'Arménie turque imbibées de sang innocent, du peuple arménien dispersé dans tous les pays du monde, de la conviction que le travail et la bonté sont plus forts que tout mensonge (Гроссман 1988, 61).

Ces mots, ces thèmes, ces énumérations se retrouvent, très similaires, dans d'autres textes de Grossman. C'est alors qu'un « homme maigre, aux cheveux gris, vêtu d'une vieille vareuse de soldat », prend la parole. Le « visage de pierre » que lui attribue l'écrivain inscrit cet homme dans une terre et une histoire. Or celui-ci s'adresse à Grossman, et Kotchar traduit ses propos :

Il parlait des Juifs. Il disait que, pendant sa captivité en Allemagne, il avait vu les gendarmes extraire du lot les prisonniers de guerre juifs. Il me racontait comment ses camarades juifs avaient été tués. Il parlait de sa compassion et de son amour pour les femmes et les enfants juifs qui avaient péri dans les chambres à gaz d'Auschwitz (Гроссман 1988, 61).

Contrairement aux écrivains de Erevan, ce charpentier a lu les articles dans lesquels, pendant la guerre, Grossman décrivait des Arméniens – le bien réel commandant de blindés Hamazasp Babadjanian (1906–1977) qui deviendra maréchal de l'Union soviétique se trouve au cœur du roman *Le peuple est immortel* [Народ бессмертен] et de l'essai *Un officier soviétique* [Советский офицер] (Бочаров 1990, 116). L'orateur assure avoir pensé, en lisant ces textes, que celui qui écrivait ainsi sur les Arméniens était un homme dont le peuple avait subi de nombreuses et cruelles souffrances. Ce charpentier exprime donc son désir qu'« un fils du peuple arménien martyr » écrive à son tour sur les Juifs, et il boit à ce souhait (Гроссман 1988, 61). Grossman ajoutera :

Tous se sont levés, les hommes et les femmes, et un long tonnerre d'applaudissements a confirmé que le peuple des paysans arméniens était plein de compassion pour le peuple juif. Ensuite, des jeunes et des vieux ont pris la parole, en s'adressant à moi. Tous me parlaient des Juifs et des Arméniens, et me disaient que le sang et les souffrances avaient rapproché Juifs et Arméniens. J'ai entendu, des vieux et des jeunes, des paroles de respect et d'admiration pour les Juifs, pour leur amour du travail et leur intelligence. Et les vieux disaient avec conviction que le peuple juif était un grand peuple (Гроссман 1988, 61).

L'auteur de *Vie et destin* rappelle s'être « parfois heurté à la haine des antisémites » – en 1953, notamment (Vaissié 2001) – et il déplore que les « travailleurs du front idéologique » ne dénoncent pas l'antisémitisme. Soulignant ne s'être « jamais incliné devant personne », il ajoute :

Je m'incline jusqu'à la terre devant ces paysans arméniens qui, dans un petit village de montagne, en pleines festivités de mariage, ont rappelé les supplices du peuple juif pendant les atrocités hitlériennes, ainsi que ces camps de la mort, où les fascistes allemands tuaient des femmes et des enfants juifs. Je m'incline devant tous ceux qui, avec gravité et chagrin, ont écouté ces paroles en silence. Leurs visages et leurs yeux m'ont dit beaucoup. Je m'incline, pour ces paroles désolées sur ceux qui ont été tués dans des fossés boueux, des chambres à gaz et des ravins ; je m'incline pour ces vivants auxquels les pogromistes d'aujourd'hui ont lancé des mots de mépris et de haine : « Dommage que Hitler ne vous ait pas tous tués » (Гроссман 1988, 62).

Grossman termine ainsi son texte – son « testament » :

Acceptez ces lignes d'un traducteur d'arménien, qui ne connaît pas l'arménien. Je me suis sans doute souvent mal exprimé. Mais, bien dit ou mal dit, j'ai toujours parlé avec amour. *Barev dzes* – la paix soit avec vous, Arméniens et non-Arméniens (Гроссман 1988, 62).

Conclusion

Vassili Grossman a donc trouvé en Arménie le reflet des problématiques qui le bouleversaient depuis plusieurs années : une terre biblique et un peuple ancestral, victime d'un génocide, comme les Juifs. Au cours de son séjour, très bref et très encadré, Beauvoir aussi a cherché à repérer ce qui l'intéressait : les progrès engendrés par le pouvoir soviétique, et elle a été en partie déçue. En effet, une certaine sauvagerie de la nature, voire du peuple, l'effrayait, tandis que les élites se méfiaient des visiteurs français mal connus. Grossman se sentait bien

parmi les paysans – et quelques photographies retrouvées le confirment. Entourée d'officiels, Beauvoir s'ennuyait plutôt – à en juger, là aussi, par certaines photographies. L'un et l'autre avaient, face à la société arménienne, des positions très différentes : l'écrivain russophone, en partie rejeté par les élites littéraires locales, plaçait les gens simples au centre de son attention et tirait de ses observations une large réflexion historique, philosophique et éthique. En revanche, Beauvoir, coupée de ces gens simples, se percevait, non sans raisons, comme un centre d'attention pour les élites, même si celles-ci l'accueillaient froidement.

Grossman a passé ses dernières années dans le dénuement et il est mort d'un cancer le 14 septembre 1964. *Vie et destin* a été publié en Occident, en russe en 1980, puis en français en 1983, cinq ans avant que ce roman et la version intégrale de *La Paix soit avec vous* ne paraissent enfin en URSS. Depuis, *La Paix soit avec vous* est devenu un classique de la littérature russophone sur l'Arménie. Pendant des années, le voyage de Sartre et Beauvoir n'a pas été mentionné en Arménie et les Arméniens n'en ont donc rien su – souligne l'écrivain Hovik Charkhchyan (Charkhchyan 2013). Mais, aujourd'hui, un bar au centre de la ville d'Erevan s'appelle le « Jean-Paul Existential Café » et son entrée est décorée des photographies de Sartre, Beauvoir et Zonina, entourés d'Édouard Toptchian et de Séro Khanzadian, avec le tout jeune Alexandre Toptchian et le déjà âgé Vakhtang Ananian. Sartre est « à la mode », confie le patron¹³. Comme si le temps avait replacé chaque auteur exactement à la place qui lui revenait.

Notes

- 1 Российский Государственный Архив Литературы и Искусства (РГАЛИ), ф. 631, оп. 26, д. 6262, л. 42.
- 2 Российский Государственный Архив Литературы и Искусства (РГАЛИ), ф. 631, оп. 26, д. 6262, л. 36–43.
- 3 Российский Государственный Архив Новейшей Истории (РГАНИ), ф. 5, оп. 55, д. 45, л. 116–125. Российский Государственный Архив Литературы и Искусства (РГАЛИ), ф. 631, оп. 26, д. 6263, л. 151–161.
- 4 Российский Государственный Архив Литературы и Искусства (РГАЛИ), ф. 631, оп. 26, д. 6262, л. 42.
- 5 Российский Государственный Архив Литературы и Искусства (РГАЛИ), ф. 618, оп. 18, д. 18, л. 47–48.
- 6 Российский Государственный Архив Литературы и Искусства (РГАЛИ), ф. 631, оп. 26, д. 6262, л. 39–40.
- 7 Les Arméniens n'aiment guère Pouchkine à cause d'un vers, arraché à son contexte, sur leur soi-disant manque de courage.
- 8 Российский Государственный Архив Литературы и Искусства (РГАЛИ), ф. 631, оп. 26, д. 6262, л. 36–43.
- 9 La bibliothèque du Musée Tcharents de la littérature et de l'art à Erevan ne possède ainsi, de Toptchian, qu'un unique recueil réunissant des articles en arménien, et ce recueil ne semble pas avoir été traduit en russe (Vu par l'auteure le 14 décembre 2019).
- 10 Entretien informel avec une collaboratrice de la bibliothèque au Musée Tcharents de la littérature et de l'art, Erevan, 14 décembre 2019.
- 11 [Fiche biographique de Séro Khanzadian](#) dans « l'encyclopédie arménienne du Fonds Khaïazg » (Армянская энциклопедия фонда «Хайазг»). (Consultée le 23 juin 2021).
- 12 Allusion à l'une des deux versions en français à l'époque (Gaspard 1945 ; Feydit 1964).
- 13 Entretien informel avec le patron du « Jean-Paul Existential Café », Erevan, 15 décembre 2019.



Au lac Sevan, de gauche à droite : Séro Khanzatian, Sartre, Beauvoir, une inconnue, Alexandre Toptchian (accroupi), Léna Zonina, Édouard Toptchian.
© Alexandre Toptchian*



De gauche à droite : Beauvoir, Léna Zonina, Sartre, Édouard Toptchian, Séro Khanzatian
© Alexandre Toptchian*



Lors d'un banquet en Arménie : Léna Zonina, Sartre, Beauvoir - © Alexandre Toptchian*



Le « Jean-Paul Existential Café » à Erevan, décembre 2019 - © Cécile Vaissié

* Photographies prises par Alexandre Toptchian et transmises à Cécile Vaissié par le gérant du « Jean-Paul Existential Café » via l'ambassade de France (2022).

Références bibliographiques

- Armand, Gaspard. 1945. *La Geste de David le Sassouniote, d'après la version de Hovhannès Toumanian*. Genève : Frégate.
- Bakradzé, Mzia. 2001. « Souvenirs de Sartre et de Beauvoir ». *L'Année sartrienne. Bulletin du Groupe d'Études Sartriennes* 15 : 155-166.
- Beauvoir de, Simone. 1963. *La Force des choses II*. Paris : Gallimard, Folio.
- Beauvoir de, Simone. 1972. *Tout compte fait*. Paris : Gallimard, Folio.
- Beauvoir de, Simone. 1997. *Lettres à Nelson Algren*. Paris : Gallimard, Folio.
- Dumas, Alexandre (père). 2011. *Le Caucase*. Domaine public : Norph-Nop. Kindle.
- Feydit, Frédéric. 1964. *David de Sassoun — Épopée en vers* (trad. de l'arménien de l'œuvre de Hovhannès Toumanian). Saint-Amand-Montrond : Gallimard/Unesco.
- Grossman, Vassili. 1989. *La Paix soit avec vous. Notes de voyage en Arménie* (traduit du russe par Nilima Changkakoti). Paris : Éditions de Fallois & L'Âge d'Homme.
- Koestler, Arthur. 1994. « Hiéroglyphes ». In *Oeuvres autobiographiques*, 291-780. Paris : Robert Laffont, Bouquins.
- Markish, Simon. 1983. *Le Cas Grossman* (traduit du russe par Dominique Négrel). Paris : Julliard-L'Âge d'Homme.
- Markish, Shimon. 1989. « Un testament mutilé ». In Grossman, Vassili. *La Paix soit avec vous. Notes de voyage en Arménie*, 7-31. Paris : Éditions de Fallois & L'Âge d'Homme.
- Moravia, Alberto. 1959. *Un mois en URSS*. Paris : Flammarion.
- Neruda, Pablo. 1975. *J'avoue que j'ai vécu*. Paris : Gallimard.
- Pingaud, Bernard. 1964. « [L'année dernière à Léningrad](#) ». *Esprit* 329 (7) : 14-21.
- Ter Minassian, Anahide. 1967. « [La Question arménienne](#) ». *Esprit* 359 (4) : 620-657.
- Toptchian, Alexandre. 1998. « [Jean-Paul Sartre en Arménie. Le philosophe face à la réalité](#) » (traduit de l'arménien par Gérard Bédrossian et Alexandre Toptchian). *Nouvelles d'Arménie Magazine*.
- Vaissié, Cécile. 2001. « Littérature et pouvoir soviétique : la publication de Pour une juste cause, le roman de Vassili Grossman ». *Communisme* (65-66) : 7-23.
- Vaissié, Cécile. 2017. « Sartre et Beauvoir en Lituanie : incompréhensions, manipulations réciproques et silences ». *Cahiers litvaniens* 16 : 5-12.
- revue [Esprit 329 \(7\), juillet 1964 : 14-85](#).

-
- Ананян, Вахтанг. 1956. *По горным тропам*. Москва : Советский писатель.
- Битов, Андрей. 1967-1969. [Уроки Армении](#).
- Бочаров, Анатолий. 1990. *Василий Гроссман. Жизнь, творчество, судьба*. Москва : Советский Писатель.
- Гроссман, Василий. 1988. « Добро вам ! (Из путевых заметок) ». *Знамя* 11 : 5-62.
- Катаев, Иван. 1934. « [В стране семи весен](#) ». Вечерняя Москва 236 : 3.
- Клинг, Дарья. 2013. « Идея 'истинного добра' и образ автора в повести Добро Вам ! ». *Культурология* 66 (3) : 62-64.
- Кольцов, Михаил. 1957. « В тени Арарата ». In Кольцов, Михаил. *Избранные произведения, Том 1*, 325-340. Москва : Государственное издательство художественной литературы.
- Кочар, Грачья. 1950. *Рассказы*. Москва : АрмГиз.

- Кочар, Грачья. 1956. *Дети большого дома*. Москва : Военное Издательство Министерства обороны СССР.
- Кочар, Грачья. 1959. *Лунная соната*. Москва : Советский писатель.
- Кочар, Грачья. 1961. *Мать*. Москва : Издательство Художественной Литературы.
- « Биографическая справка ». 1961. In Кочар, Грачья. *Мать*, 37–38. Москва : Художественная Литература.
- Липкин, Семен. 1990. *Жизнь и судьба Василия Гроссмана*. Москва : Книга.
- Мандельштам, Осип. 1994. « Путешествие в Армению ». In *Собрание сочинений в четырех томах, Том 3*, 179–211. Москва : Арт-бизнес-центр.
- Мандельштам, Осип. 2018. « Фэтонщик ». In Mandelstam, Osip. *Oeuvres poétiques*, édition bilingue, traduit par Jean-Claude Schneider, 383–385. Paris-Genève : Le Bruit du temps-La Dogana.
- Пушкин, Александр. 1959–1962. « Путешествие в Арзрум во время похода 1829 года ». In *Собрание сочинений в 10 томах, Том 5*, 412–461. Москва : ГИХЛ.
- Ханзадян, Серо. 1968. *Страна семи долин. Книга об Армении*. Москва : Из-во Детская Литература.
- Ханзадян, Серо. 1987. *Говорите, горы Армении*. Ереван : Советакан грох.
- Вечерний Тбилиси*. 8.08.1963. « Прием Н. С. Хрущевым группы европейских писателей ».
- Новое Время*. 3.11.2015. « [Великий старец и поэт из Ленинграда](#) ».

Charkhchyan, Novik. 2013. « [Sartre et la compréhension de l'Arménie](#) » (traduit de l'arménien).

Open Access Publications - Bibliothèque de l'Université de Genève
Creative Commons Licence 4.0

